

COUJAGE CIVIL — HONNEUR — PATRIE — LIBERTÉ — PROGRES.
GAITE — SANTÉ — BIEN-ETRE — SAVOIR

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je suis où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

N. AUDIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 83, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou vol. se compose de 26 numéros et se divise en trimestres de 21 numéros par trimestre pour l'abonnement. Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable d'avance.

Prix des Abonnés. Prendre insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au-dessus de 6 lignes, 8 cents la ligne. Chaque insertion au-dessus de 100 fois est soumise à un tarif spécial. Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à 5 ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. Ou déduit moitié de ces avantages à toutes les personnes qui envoient le journal.

Mélanges Littéraires.

La mère en première lecture à sa fille.

LE PROSCRIT.

Drame en cinq actes.

Par M. Frédéric Soulié et Timothé D'Azay.

Suite et fin.

Georges, s'approchant. — Allé! Léon!... Je suis que le no... à l'obéissance filiale, mais je suis aussi que vous n'obéirez rien.

Léon serra la main de Louise, et sort par la porte de gauche.

SCENE II.

OUISORS. LOUISE.

Louise, toujours sur le sofa. — Vous jugez mal le vicomte d'Avareine, Monsieur... tout est à l'honneur d'un noble comte. Louis-Polliandre.

Georges, s'approchant. — Allé! Léon!... Je suis que le no... à l'obéissance filiale, mais je suis aussi que vous n'obéirez rien.

Léon serra la main de Louise, et sort par la porte de gauche.

Louise, — Pourquoi donc, Georges, ne la pourriez-vous accepter?

Georges, — L'homme? C'est qui comme vous ne parlez d'oi, on commencent notre arrivée, et comme je viens de l'apprendre, on est déjà à la recherche de mes amis... (Il se lève.) Ils venent même sans doute... car ils m'attendent toujours, et vous ne comprenez, Louise, que s'ils doivent venir pour m'avoir suivi, je ne veux pas venir, ni, par ce que le hasard (il appuie sur ce mot) n'a placé vous une promesse dont je rougis!

Louise, qui est allée près de Georges. — Mais vous ne mourrez pas... s'ils pourraient leur donner vous, refuseriez-vous encore la vie?

Georges, — Écoutez-moi, Louise!... car je veux bien supposer un moment ce que vous sentez à l'égard avec tant d'ardeur, et ce qui est impossible... Je veux bien croire qu'on ne laisse la vie ainsi qu'à mes compagnons... Qu'en ferai-je, maintenant? Quel serait mon avenir?... Humilisé de vivre sous un pouvoir que je hais, et ne pouvant plus me venger de cette humiliation!

Louise, — La vie est-elle donc toute dans les passions cruelles de la politique?

Georges, — Je vous comprends, Louise... Oui, l'on oublie, sans apercevoir, tout ce qu'on a rêvé de gloire et de puissance... tout ce qu'on souffre de servitude, quand on peut livrer son âme aux doux affectueux de la famille... mais moi, je n'ai d'autre famille que la vôtre, et vous savez quels sentiments j'y trouverais!

Louise, — Serez-vous donc implacable?... Si cette union fâche!

Georges, — Cette union, qui vous la fait, sera bientôt brisée... mais l'amour qui vous le fait contracter, ne pétra pas avec elle...

Louise, — Ah! Georges, vous êtes toujours cruel!

Georges, — Ce n'est pas une accusation, Louise; je sais que vous ne suivrez comme une honte et digne femme; que vous le quitterez pour moi,

que vous ne le releverez plus... mais, au prix même de ce sacrifice, savez-vous quelle serait votre existence? Vous seriez, comme je l'ai dit, soumise, que c'est à peine si je vous rendrais compte de toutes ces vertus; et je respect les ans, le dévouement serait pour moi, mais le cœur votre sourire me ferait mal comme un effort douloureux... vos larmes, si vous ne me les cachiez pas assez bien, me ramèneraient que injure et que l'œil que vous aimez le mûrit, et que vous avez fini de toutes les heures, ce doute de tous les instants, devinant d'un suppléer, que je ne me sens pas la force d'endurer... Oh! que vous mourriez, croyez-moi, que de vivre ainsi!

Louise, — Oui, Georges, vous avez raison, mieux vaut mourir... (Après un moment de silence.)

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Georges, s'interrompant. — Ne s'arrêtez donc pas assez? — et ne tremblez-vous pas d'y penser?

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Louise, — Oh bien, Georges... si je vous donnais, tout à l'heure (elle appuie sur ce mot), un garçon, que vous aimiez et qui n'aurait qu'une de ces douleurs que vous proposez n'existerait pour vous?

Georges, — Un page! — Ce ne devait pas être la votre avenir... si vos compagnons étaient sauvés comme vous, vous ne craindriez plus alors que ce que je vous proposais, et craintes, de malheur.

Qu'Dieu me pardonne si c'est un crime, ce sera du moins le seul dont j'aurai à lui demander pardon.

Elle se pour sortir, le Vicomte paraît; elle est très-ému et se retire.

SCENE V.

LOUISE, LE VICOMTE.

Le Vicomte. — Louise, est-ce donc ma présence qui vous effraie ainsi?

Louise, à part. — Ah! j'espérais ne plus le revoir lui!

Le Vicomte, avec tristesse. — Madame, le sacrifice est accompli; tout ce que vous avez désiré a été fait.

Louise, — Tout?

Le Vicomte. — Oui, tout ce que vous aviez désiré, et vous n'avez rien de plus à désirer, et vous n'avez rien de plus à désirer.

Louise, — Je vous avais demandé tout cela, et je le lui avait promis avant d'avoir votre réponse.

Le Vicomte. — Je vous remercie d'avoir ainsi compté sur moi, c'est une preuve du moins que vous estimez celui à qui vous avez donné votre main, si vous ne l'aimiez pas.

Louise, à part. — Si je ne l'aimais pas, mon Dieu!

Le Vicomte, maîtrisant son émotion. — Soyez heureuse, madame; et si jamais mon nom devait être prononcé devant vous, n'oubliez pas que, moi, je n'ai jamais insulté à celui de colonel Bernard!

Louise, — Qui vous apprécie, monsieur, qui vous rend la justice que vous méritez, car c'est un homme d'honneur, et dont je suis fière de porter le nom.

Le Vicomte, avec peine. — Être et être heureux, n'est-ce pas? Oui! Je suis prêt, madame; je veux lui offrir jusqu'à l'extrême de ma présence... et j'aurais mieux fait aussi de partir sans vous revoir!

Louise, avec enthousiasme. — Oui, monsieur, oui, cela est mieux val!

Le Vicomte, avec amertume. — C'est que j'espérais un mot... un mot de regret... une promesse de souvenir au moins!

Louise, — Je n'en puis plus avoir pour vous.

Le Vicomte. — Adieu donc, madame, oubliez-moi... je tâcherai de vous oublier aussi.

Il se détourne pour cacher ses larmes.

Louise, à part, avec douleur. — Ah! c'est parce que je n'aurais pas oublié, que je me suis commandé, moi.

Le Vicomte, — Le colonel vous attend, rendez-moi le compte en ce moment ses passeports pour quitter la France avec vous, que je ne reviens plus.

Louise, — Avec moi!

Le Vicomte. — Oui, avec vous.

Louise, — Vous vous trompez, monsieur... pas avec moi!

Le Vicomte, surpris. — Quoi! vous ne le suivrez pas? Vous ne suivrez pas le mari dont vous êtes si fière?

Louise, dédaigneuse. — Ah! vraiment! c'est trop de cruauté, mon Dieu!... deux hommes qui tentent à plaisir une pauvre femme!

Le Vicomte. — Que dites-vous?

Louise, — Que dites-vous?

Le Vicomte, — Que dites-vous?

Louise, — Que dites-vous?

Le Vicomte, — Que dites-vous?